Je n'en reviens pas. Demain, je ferai mes premiers pas sur le Sentier des Douaniers, le GR 34. Je suis excité comme une puce qui ne peut s'empêcher de sauter partout. C'est la première fois que je vais autant marcher : 2100 kilomètres le long du littoral breton. À moi les plages de sable fin, les criques à l'eau bleue transparente et les couchers de soleil. Le départ se fera de Saint-Nazaire et l'arrivée au Mont Saint-Michel. Il n'y a rien de plus beau que de finir par ce monument breton. Quoi ?! Le Mont Saint-Michel est normand ? Qu'on m'amène une carte et une encyclopédie que je vérifie. Bon, oui, euh… Passons ! Ce n'est pas le sujet de ce livre de toute façon. Les Bretons vous diront qu'il est breton, les Normands qu'il est normand. Pour ma part, je suis comme le beurre préféré des personnes qui ont du goût : demi-sel, à savoir mi-breton, mi-parisien. J'ai grandi en région parisienne dans la petite ville de Pierrelaye dans le Val d'Oise et je n'ai de souvenirs de la Bretagne que quelques étés passés chez mes grands-parents dans les Côtes-d'Armor. Ça baragouinait en breton — évidemment, on ne baragouine qu'en breton — pendant qu'on mangeait des galettes bien beurrées cuites au *krampouz*. Avec mon frère et ma sœur, on avait souvent des idées fabuleuses : se faire courser par des vaches après être entrés dans leur pré, attraper le fil électrique en se donnant la main pour électrocuter son acolyte, sauter dans la paille de la plus haute botte du hangar, décimer un champ de maïs pour construire un labyrinthe. Ah, c'était le bon vieux temps de l'insouciance.

Au fond de mes tripes, je me sens breton. Mon nom n'est pas anodin : je m'appelle Rémi Le Calvez. Dans ma famille, on n'est pas sûr de la prononciation. Pas de mon prénom, mais de mon nom, unh ! Je vous laisse donc décider si on prononce Le Calvez avec un Z comme dans merguez, ou avec un Z comme dans nez. Par contre, par pitié, ne dites pas « Le Calves », ça m'écorche les *zoreilles* et on pourrait croire que je suis espagnol. Je m'efforce d'être blond aux yeux bleus pour ne pas qu'il y ait de doute. Bref, le nom « Le Calvez » veut dire le charpentier en breton. Et vu le peu de charpentes en bois dans les maisons bretonnes, ma mère a décidé que nos ancêtres faisaient de la charpente maritime. Ils construisaient des bateaux en quelque sorte. On peut donc extrapoler que je suis descendant de marins bretons, et ça, c'est trop stylé pour un mec qui se fait appeler « Capitaine Rémi » ! Si vous n'êtes pas familier avec mon nom d'auteur, sachez qu'il a été fièrement inventé un soir d'automne 2015. J'étais alors en pleine réflexion sur le sens de ma vie quand je suis tombé sur le somptueux poème « Invictus » de William Ernest Henley qui se conclut par ces deux vers :

Je suis le maître de mon destin,
Je suis le capitaine de mon âme.

Eh ! Moi aussi, je veux être le Capitaine de ma vie ! m'étais-je écrié. Sans le savoir, je venais de devenir Capitaine Rémi. À partir de ce jour-là, je clamerai par vents et marées ma volonté de vivre mes rêves. Il ne me manquait plus qu'à honorer cette promesse. Je pris un papier et un crayon, et j'écrivis la liste de tous mes rêves les plus fous. Je me mis en tête de les barrer un par un. Je n'avais pas encore conscience que cela allait changer à jamais le reste de mon existence. Dans cette liste, pas de tour de la Bretagne à pied, mais un rêve plus vague : celui de faire une marche au long cours.

Qui n'a jamais rêvé marcher dans la nature quelques mois, avec pour maison son sac sur le dos ? Bon, il faut l'admettre, pas grand monde. Et c'est bien dommage, car cette fabuleuse marche, que je m'apprête à vous raconter, a changé ma vie.

En exagérant un poil, je dirais même que marcher, c'est la vie ! Oui, oui ! Marcher, c'est la vie ! J'ose le dire, et figurez-vous que je ne suis pas le seul à le penser. J'ai été bercé aux histoires extraordinaires de marcheurs ordinaires qui ont parcouru des milliers de kilomètres à la force de leurs mollets : Alexandre Poussin, Linda Bortoletto, Mathilde et Édouard Cortes, Sarah Marquis. Leurs trépidantes aventures m'ont donné l'envie d'expérimenter la marche au long cours.

Il ne me restait plus qu'à décider où aller marcher. J'avais bien en tête le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, mais le côté religieux me repoussait. Il me fallait un challenge dans lequel je puisse me retrouver. C'est à ce moment-là que j'ai découvert l'existence du Sentier des Douaniers, appelé GR 34, un sentier de 2100 kilomètres qui longe la totalité des côtes bretonnes. C'était décidé, j'allais partir marcher sur la terre de mes ancêtres bretons.

Je dégote une carte de la Bretagne avec le tracé du GR 34, et dessine une croix tous les vingt-cinq kilomètres correspondant à mon objectif de marche quotidienne. Je compte quatre-vingt-quatre croix entre Saint-Nazaire et le Mont Saint-Michel. Avec quelques jours de repos, je vais donc marcher pour une période de trois mois. Pas d'abandon possible, je sous-loue ma chambre pendant la durée de mon périple. Le seul souci à l'horizon, c'est que je me suis claqué le psoas en jouant au football il y a trois semaines, ce qui me provoque des douleurs chroniques au niveau de la zone abdominale. Tout comme Sylvain Tesson, parti *Sur les Chemins Noirs*, j'espère me réconcilier avec mon corps en lui imposant une activité physique douce.

LOIRE-ATLANTIQUE



4 AVRIL 2022

Saint-Nazaire ⇒ Saint-Marc-Sur-Mer (15 km)

Cinq heures du matin, le réveil sonne, Paris s'éveille, moi aussi. Je ne peux pas dire que j'ai bien dormi, mon cerveau ne s'est pas arrêté. Cela fait depuis Noël que j'attends ce jour-là. J'ai l'impression de partir faire le tour du monde, alors que je ne vais même pas changer de pays. Mon bout du monde, c'est la Bretagne, et pour y aller, c'est trente euros en Ouigo. Pas cher le dépaysement.

Dans la pénombre, je boucle mon sac de soixante litres que je pèse : quinze kilos tout pile. Parfait. Il faut savoir partir léger, me félicité-je. Je ne savais pas encore ce que signifiait le mot léger. Je dis au revoir à ma femme et mes enfants (non, c'est faux, je suis seul et célibataire), et prends le métro parisien direction Montparnasse. Il pleuviote, il fait froid, les gens sont blancs, gris, noirs. Moi, je suis jaune poussin avec le sourire aux lèvres. C'est pour moi plus qu'une marche au long cours, c'est un voyage intérieur dans le pays de mes ancêtres. Et puis, je pars pour réaliser un film documentaire et écrire un livre retraçant mon périple au jour le jour. J'ai également prévu de communiquer quotidiennement sur mes réseaux sociaux. En quelque sorte, je pars travailler.

Un TGV, un TER et une demi-heure de marche plus tard, me voilà au pied du pont de Saint-Nazaire. Je prends quelques photos, histoire d'immortaliser mon départ. Pour tout vous dire, c'est moche. Je suis dans une zone industrielle où les voitures inondent des parkings immondes. Ça ne m'étonne pas, je ne suis pas encore en Bretagne, mais dans les Pays de la Loire. Calmez-vous les Ligériens, c'était une blaaaague. Votre région est certainement belle, mais pour l'instant tout ce qui m'entoure n'est pas charmant. Je trouve le panneau signalant le début du GR 34 :

Mont Saint-Michel
par le Sentier des Douaniers
---- 2000 km ----

Quoi ? J'aurai déjà fait cent kilomètres ?! Je ne pensais pas être si rapide. Je traverse la zone portuaire et les chantiers navals. Pas de végétation, que du béton. C'est sale, délabré. Des papiers se font traîner par le vent. Un paquebot de la taille d'une ville bouche l'horizon. On ne peut pas dire que ce soit le plus beau début de sentier. Je n'imagine même pas quand il pleut. Heureusement pour moi, le soleil m'accompagne entre deux nuages. Je passe devant mon premier phare d'une longue série : le phare du Vieux Mole qui contemple l'estuaire de la Loire. Drôle de nom pour un phallus en béton. Je longe quelques plages, découvre des maisons de pêcheurs en inactivité qu'on surnomme « pêcheries ». Ce sont des petites cabanes en bois montées sur des échasses au-dessus de la mer. À marée haute, les pêcheurs y font pendre de grands filets carrés qu'ils remontent et descendent au fil de leur pêche. Je n'ai pas la chance de les voir en action, mais paraît-il que c'est beau à voir. Il n'y a pas un chat par ici, seulement des goélands. Tout le littoral est entouré de baraques, la plupart aux volets fermés, la saison estivale n'ayant pas commencé. Attristant.



Fin de journée, je suis harassé, des courbatures dans tout le corps. J'ai atteint le blockhaus du Fort de l'Ève, soit une quinzaine de kilomètres en un après-midi. Bravo. Oui, il faut savoir se féliciter. J'attends la tombée de la nuit pour poser ma tente discrètement. Derrière un buisson, je trouve un petit coin d'herbe qui accueille ma toile à l'abri des regards. Pour ce premier soir, je n'ose pas la planter sur la plage ni demander à un habitant de squatter son jardin. Je veux être seul et ne dépendre de personne. Rien de plus satisfaisant que de se sentir libre en mangeant mon premier paquet de nouilles déshydratées. Le réchaud marche bien, je dis ça, car je ne l'ai même pas testé avant de partir. Normalement, il est conseillé de « faire » son matériel avant une grande expédition. On n'est jamais à l'abri d'une avarie. Chose que je n'ai évidemment pas faite. Tout mon matos est nouveau. Même mes chaussures, c'est la première fois que je les mets. Grave erreur. J'ai maaaaaaaal. C'est pire que des patins à glace. Quel soulagement de les enlever ! Tout mon corps me fait souffrir : la plante des pieds, les orteils, les hanches, le dos. Je ne suis clairement pas préparé.

Dans la nuit noire, quelque chose frôle ma tente. Est-ce un animal qui rôde ? Une personne un peu trop curieuse ? Je coupe ma respiration. J'entends les buissons bouger. J'ai peur. Je ne sais pas de quoi j'ai peur, mais j'ai peur ! J'ai l'impression que quelqu'un va m'agresser d'une minute à l'autre, qu'il va découper la toile de tente en mille morceaux avant de faire la même chose avec moi. Je pourrais me défendre avec mes bâtons, mais ils servent d'armature pour tenir la tente. Je suis à l'affût comme le capitaine d'un voilier, attentif au moindre bruit et prêt à sortir sur le pont pour en découdre. Je me résous à beugler un « hooo » qui ne fait aucun effet. Ça continue de bouger dehors. « C'est le vent », me dis-je au fond de mon dubet, pardon, de mon duvet. Désolé, j'ai le nez qui coule. Il ne fait pas chaud sur le littoral breton. Le bruit s'estompe, puis rebelote. Y a quelqu'un dans l'abside de ma tente ou quoi ? Je tends l'oreille et j'entends

un bruit de plastique. Quelqu'un est en train de fouiller dans mon sac ?! Ou plutôt quelque chose. Scélérat ! Ou plutôt : c'est un rat ! Je mets un coup de pied dans ma toile pour faire fuir le fautif. Ça marche. J'entends l'animal se carapater dans un bruit furtif. Il m'a fait peur ce coquin. Je peine à me rendormir. Ma vessie est pleine à craquer, mais flemme de m'habiller pour sortir de ma tente. Je suis transi de froid. Mon cerveau est en ébullition. Trop de pensées, beaucoup d'incertitudes quant à mon aventure : dans quoi me suis-je lancé ?

5 AVRIL 2022

Saint-Marc-Sur-Mer ⇒ Batz-sur-Mer (21 km)

Après cette première nuit mouvementée à cause du fichu rongeur qui n'a pas trouvé mieux que de déguster ma seule barre de céréales, je remballe ma tente humide sous le crachin. Matinée calme, temps ombragé, corps motivé. Les douleurs de la veille se sont échappées. Passage devant la plage naturiste des Jaunais, pas un cul nu à l'horizon. Vu la météo, je comprends. Je continue le long de la plage de Sainte-Marguerite, avant d'arriver au port de Pornichet, où je pose mon fessier courbaturé dans un restaurant italien. Mon excuse est toute trouvée : je n'ai plus de batterie dans mon téléphone. La vérité : je suis déjà KO après dix petits kilomètres. Pour le moment, aucune interaction sociale à déclarer. Faut dire que le sentier est désert. Ah si, au réveil, un monsieur promenait son chien autour de ma tente. Quand ma tête est sortie, il m'a lancé un regard de mépris qui disait « espèce de sans-abri ! ». Il n'a même pas répondu à mon joyeux « Bonjour ! », se contentant de me dévisager.

L'arrivée sur La Baule-Escoublac est un peu surprenante. Jusqu'alors, j'arpentais de petites plages entrecoupées de falaises où de belles maisons surplombent la mer. Là, c'est une longue plage de cinq kilomètres. D'un côté, la mer, grise et agitée, de l'autre côté, une rangée de bâtiments tous plus laids les uns que les autres. Je comprends que la mer soit en

colère. Qui serait heureux d'avoir des barres d'immeubles devant sa fenêtre. Le pire, c'est qu'en ce mardi 5 avril, il n'y a pas âme qui vive. Ces bâtiments sont pour la plupart des locations saisonnières. Des agents d'entretien remuent terre et mer. Ils soufflent le sable venu s'étaler sur le bord goudronné, tandis qu'un bulldozer s'active à des va-et-vient pour restructurer la digue. L'Homme essaye d'apprivoiser la Nature. Combat sans fin.

Au restaurant, un jeune homme en fauteuil roulant s'installe difficilement derrière moi. D'un côté, le marcheur, de l'autre, le rouleur. Triste parallèle. Je mesure ma chance : je peux marcher. Il n'y a que lorsqu'on a été privé de ce droit que l'on peut se rendre compte du bonheur de jouir pleinement de toutes les capacités de son corps. Oui, j'ai mal aux pieds et une ampoule sur le petit orteil droit prolifère. Mais quelle chance de pouvoir encore souffrir ! Je mets mon corps à mal pour prouver ma liberté. La liberté a un prix, la douleur de mon doigt de pied.

Le passage après la Baule est interminable. La longue étendue de sable donne lieu à un joli port. À marée basse, je déambule entre rochers et falaises, avec la mer qui me menace. Je crains d'être pris par la marée montante, mais finis par trouver un escalier. Me voilà sauvé ! Alors que je me pose, le soleil fait son entrée. Ça égaie mon après-midi. Moi qui n'avais plus la motiv', je repars de plus belle atteignant en fin de journée un total de vingt-et-un kilomètres, avec en guise de récompense un admirable coucher de soleil. Je pose ma tente à l'abri du vent à l'entrée de Batz-sur-Mer. État : douleur au petit orteil plus intense que prévu. Zone pelvienne qui tire. Finalement, je ne suis pas si heureux que ça de souffrir.

6 AVRIL 2022

Batz-sur-Mer ⇒ Guérande (27 km)

Nuit calme, pas eu froid. Il fait encore nuit, mais impossible de savoir l'heure. Plus de batterie dans le téléphone. C'est

assez déroutant. Je n'ai ni carte, ni topoguide, ni GPS. J'ai voulu faire léger, me voilà bien embêté. Je vais suivre les traces blanches et rouges du GR 34, comme je l'avais fait en Corse lors du GR 20. Ces Grands Sentiers de Randonnées sont bien balisés. Tous les quinze mètres environ, deux traits horizontaux blancs et rouges m'indiquent que je suis sur la bonne voie. Quand il faut tourner, une flèche indique la direction. S'il n'y a aucune signalétique ou si c'est une croix, c'est que je me suis trompé. Ça arrive plus souvent qu'on ne le pense, même si là, il suffit de longer la mer pour ne pas se perdre.

Sans téléphone, je me sens déconnecté et c'est appréciable. Je n'ai aucune idée du nombre de kilomètres que je parcours ni de l'heure qu'il peut bien être. Un cormoran fait sécher ses ailes au vent sur un rocher au milieu de l'eau. On dirait Batman qui scrute la ville du haut de son perchoir. Des mouettes volent en stationnaire en attendant qu'un poisson se présente. Le vent balaye les nuages, et après une légère éclaircie, amène un crachin. À peine le temps d'enfiler mon coupe-vent que le soleil revient. Il faut que je pense à le rendre plus accessible. Un arc-en-ciel éclaire la baie du Croisic. J'alpague un groupe de randonneurs vétérans. De vieux Bretons qui ont gardé leur âme d'enfant. Ils en ont crapahuté des bouts du GR 34, mais jamais la totalité. Ils me promettent quelques tempêtes et de magnifiques paysages dans le Finistère. Je continue jusqu'au port du Croisic où je pose mon baluchon dans une crêperie qui vient tout juste d'ouvrir ses portes. J'aime les débuts. On sent les deux patrons animés d'une envie de bien faire, de réussir leur aventure entrepreneuriale. Tout est nouveau pour eux, tout est découverte. Je repars chargé à bloc après une bonne galette complète, une petite beurre-sucre, du cidre, et puis une crêpe dessert avec chantilly, glace vanille et pommes caramélisées. Oui, je suis gourmand ! J'en reprendrais bien une autre d'ailleurs, mais la pluie n'attend pas.

Je continue de suivre les traces du GR quand tout à coup, j'ai une impression de déjà-vu. Mais ! Je le connais ce rond-

point, et cette route aussi ! Et pis cet arbre, on dirait le même que… ce matin. Oui, je confirme, c'est bien le même arbre ! J'ai marché toute une matinée pour finalement revenir à mon point de départ : Batz-sur-Mer. Normal me direz-vous, Le Croisic est une presqu'île. Ah si j'avais su, j'aurais caché mon sac dans un bosquet pour le récupérer plus tard. Parce que mon sac, il commence à peser un cachalot mort ! Surtout que j'ai fait quelques emplettes : pâte d'amandes, noisettes, bananes, chocolat, nouilles déshydratées, lentilles, ballon de foot, détecteur de métaux, haltères, l'encyclopédie illustrée du Petit Breton, etc. Je dois être à dix-sept kilos sur les épaules, ce qui correspond à une torture. Le sentier jusqu'à Guérande est pour le moins décevant. Moi qui pensais sillonner les marais salants, je me retrouve à longer une départementale. Berk ! Je veux du vert, du bleu, de l'indigo, du rose, donnez-moi de la couleur, pas du gris bitume.

Ce soir, je ne vais pas dormir dans ma tente, je le sais. Je veux tellement dormir au chaud et prendre une douche que rien ne peut m'arrêter. Ayant la flemme de toquer aux portes pour me prendre vent sur vent, je poste un message sur un groupe Facebook dédié à la Bretagne pour demander l'hospitalité. David me répond positivement dans la foulée. À 18h, il me récupère près du lycée de Guérande :

– Je rentrais du boulot et j'ai vu ton annonce. Avec la pluie, je me suis dit « Oh le pauvre ! » et vu que j'ai une chambre de libre, je t'ai contacté directement.

Il n'imagine pas à quel point ça me touche. À 18h30, me voilà sous la douche en train de me savonner. Les odeurs agressent mes sens. Trois jours sans se laver, ça fait un bien fou. Au lavabo, je nettoie mes affaires qui dégagent une odeur d'épices. Merci les nouilles goût Curry. Nous passons la soirée à discuter autour d'un verre de whisky et de cacahuètes. David me partage sa vie de père séparé, son métier d'ouvrier et sa reconversion. Je vais me coucher mesurant la chance d'être tombé sur une âme charitable.